

Édito



Chaque année, au mois d'avril, **la fête de la Terre** nous invite à baisser les yeux pour regarder autrement ce qui nous entoure. Trop souvent perçue uniquement comme un moment dédié à l'écologie ou à l'urgence climatique, cette journée mérite aussi d'être envisagée sous un autre angle : celui du patrimoine. Car la Terre n'est pas seulement un espace à protéger, elle est aussi un héritage à transmettre.

Le patrimoine commence bien avant les monuments, les bâtiments classés ou les archives. Il est d'abord vivant : dans la terre que l'on cultive, dans les paysages façonnés par des générations d'habitants, dans les traditions liées aux saisons et à la terre. La fête de la Terre nous rappelle que ce patrimoine-là est souvent le plus fragile, car il disparaît sans bruit, à mesure que les pratiques se perdent et que les équilibres naturels se rompent.

Dans nos territoires, chaque champ, chaque chemin, chaque rivière raconte une histoire. Ce sont des traces du travail humain, mais aussi de la relation intime, essentielle, entre les hommes et leur environnement. Préserver ce patrimoine ne signifie pas figer le passé : cela suppose au contraire de repenser notre manière

d'habiter la Terre aujourd'hui. Protéger un paysage, c'est protéger une mémoire.

La fête de la Terre devient alors plus qu'une célébration symbolique. Elle devient un moment de transmission. Transmission des gestes, des connaissances, du respect des équilibres naturels, mais aussi la responsabilité collective de ne pas rompre la chaîne naturelle de la transmission. Car le patrimoine n'est pas seulement ce que nous recevons, c'est aussi ce que nous choisissons de laisser.

En ce sens, la fête de la Terre nous rappelle une évidence essentielle : protéger la planète, c'est aussi protéger notre histoire. Et transmettre un patrimoine durable, c'est offrir aux générations futures autre chose qu'un souvenir.



Conférence de Mars :

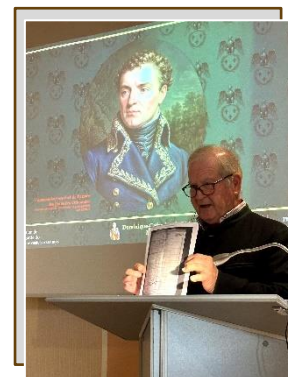
Philippe BON

**"Catherine -Dominique de Pérignon,
le maréchal oublié"**

Philippe Bon, Président de la Société des Membres de la Légion d'Honneur a retracé au cours d'une conférence érudite et passionnante le parcours singulier du moins connu des Maréchaux de France, entre histoire locale et nationale.

Catherine- Dominique Pérignon a vu le jour à Grenade en Haute-Garonne le 31 mai 1754. Il est le fils aîné de Jean-

Bernard Pérignon né en 1727 prévôt de la Maréchaussée à Brignemont et de Marie Dirat née en 1728. Il est issu d'une famille aisée de notables qui détient des quartiers de noblesse récents, établie à Grenade-sur-Garonne dans le Languedoc depuis le XVIIe siècle dont une branche issue de Jean-Antoine Pérignon est anoblie par le capitoulat de la ville



de Toulouse en 1706. Son père obscur prévôt de la Maréchaussée de Saint-Domingue qui disparaît de la vie familiale en 1775 n'est d'aucun appui pour son fils. Le jour de Noël 1818, il s'éteint à 64 ans dans son hôtel parisien du Marais



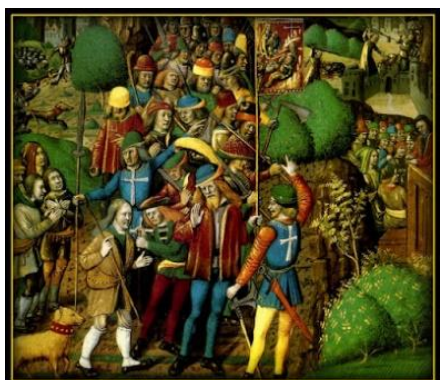
Sa carrière militaire débute sous l'Ancien Régime en 1775 par son engagement dans le régiment des grenadiers royaux de la Guyenne. Maréchal hors norme au parcours unique, stratège militaire, diplomate, homme politique, Pair de France, il passe du champ de bataille à la diplomatie. Homme à la personnalité complexe il fait montre en toutes circonstances d'un calme inaltérable et d'une grande sagesse. Général de la Révolution, il la traverse en évitant de prendre part aux épisodes sanglants de cette période troublée. Maréchal d'Empire, il le traverse en se démarquant des autres maréchaux avides de pouvoir, de gloires et de richesses. Bien que maréchal d'Empire il a surtout servi la Monarchie. Cette attitude de sagesse est probablement liée à son âge. Pérignon né en 1754 soit 15 ans avant l'Empereur est le plus âgé des Maréchaux. Il a 35 ans au début de la Révolution et 50 ans lorsqu'il est nommé Maréchal en 1804. Il incarne une certaine transition entre la Révolution, l'Empire et la Restauration, comme beaucoup d'autres maréchaux de

Napoléon, tiraillé entre le choix de la fidélité à Napoléon et le pragmatisme politique sous la Restauration. Confronté à un dilemme de loyauté après la chute de Napoléon et son ralliement aux Bourbons.

Pérignon laisse l'image d'un grand organisateur méthodique et consciencieux qui s'attachera dans tous ses postes à organiser et à administrer. C'est d'ailleurs dans la partie administrative de sa carrière que Pérignon exprimera au mieux ces qualités. En lui confiant toujours plus des postes délicats, Napoléon et Louis XVIII ne s'y trompent pas. Paradoxalement, ce général victorieux n'a pas la fibre militaire. Il se bat par devoir pour le service de la patrie mais il n'y trouve aucun goût ni aucun plaisir. La grande erreur des historiens de l'Empire a été de voir chez Pérignon un maréchal de second ordre pas vraiment un vrai soldat comme ses pairs. L'erreur a été peut-être de le nommer Maréchal au milieu de cette glorieuse phalange de maréchaux qui ont fait l'épopée impériale, qui l'ont éclipsé d'une certaine façon. Il faut ajouter à ce portrait l'image d'un homme profondément humain, tout simplement attaché à sa terre natale de Montech et à sa famille qui l'ont toujours poussé à assurer la sécurité matérielle de ses enfants quelquefois au prix de certains arrangements.

En l'absence de souvenirs ou d'écrits, le personnage est resté méconnu de la postérité. Et pourtant, Pérignon, oublié dans la mémoire nationale, a laissé des traces durables à Montech et à Finhan dans la mémoire locale par la présence de ses propriétés et de ses descendants. Il était donc temps de le sortir de l'oubli.

Conférence d'Avril :



Jordi PASSERAT

**"Le passage des Pastoureaux en 1320 à Castelsarrasin
et dans la vallée de la Garonne"**

Mercredi 15 avril à 18 h.

Salle M. Duba - médiathèque de Castelsarrasin

Les Pastoureaux désignent un mouvement populaire et religieux qui agita le sud de la France au début du XIV^e siècle. Ce mouvement, souvent comparé à une croisade populaire, initiée par des prédicateurs dissidents, fut marqué par des violences antisémites et des révoltes paysannes.

Vers 1320 lors d'une deuxième vague de croisade des pastoureaux, **Castelsarrasin**, comme une grande partie du Midi, fut touchée par cette jacquerie. Se donnant pour mission de 'purifier la société chrétienne' les Pastoureaux, après avoir semé la terreur par des pillages et des massacres, furent réprimés dans le sang par les troupes royales de Philippe V.

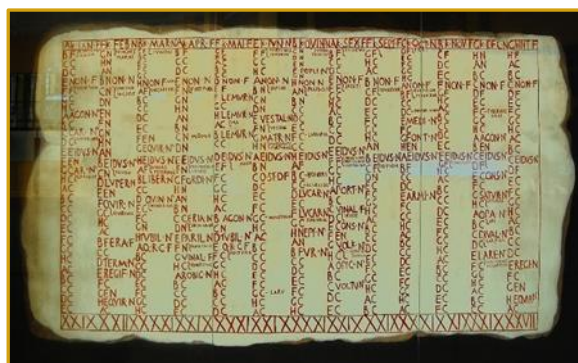
Nous sommes dans la quinzième semaine de l'année.

Pourquoi au fond, découpons-nous nos vies en tranches de sept jours et comment ce rythme s'est-il imposé durablement dans les sociétés humaines ? La **semaine de sept jours** est une construction ancienne, le résultat d'un mélange d'astronomie, de religion et de culture.

Les premières traces d'un cycle de sept jours apparaissent en Mésopotamie, au II^e millénaire avant notre ère. Les Babyloniens, dont le calendrier était fondé sur les phases de la Lune, divisaient le mois lunaire en quatre périodes correspondant aux grandes phases lunaires, chacune durant environ sept jours. À ce découpage s'ajoute une dimension astrologique : sept astres visibles à l'œil nu (le Soleil, la Lune et cinq planètes) occupaient une place centrale dans la représentation du cosmos.

Le modèle de la semaine de sept jours s'ancre durablement avec la tradition hébraïque. Dans le récit biblique de la Genèse, la création du monde s'étend sur six jours, suivis d'un septième jour consacré au repos, le sabbat.

Dans le monde romain, le découpage du temps ne suit pas immédiatement ce modèle. La République romaine utilise d'abord une semaine de huit jours, les *nundinae*, structurée autour des marchés. Cependant, à partir du I^{er} siècle après J.C., sous l'influence des cultures orientales et de l'astrologie, la semaine de sept jours s'impose progressivement. On retrouve ce découpage dans les calendriers romains. Ce mot,



Calendrier romain mural, peint.

calendrier, provient du latin *kalendae*, signifiant le premier jour du mois, jour où les prêtres proclamaient la nouvelle lune depuis la colline du Capitole à Rome, et où les débiteurs devaient payer leurs dettes enregistrées dans le *calendarium*, d'où le mot calendrier est dérivé.

La généralisation définitive du cycle hebdomadaire intervient avec l'essor du christianisme. En faisant du dimanche le jour de culte, l'Église contribue à stabiliser la semaine de sept jours dans l'ensemble de l'Empire romain, puis dans l'Europe médiévale. L'islam, à partir du VII^e siècle, adopte, lui aussi, ce cycle, accordant une importance particulière au vendredi.

D'autres formes de découpage du temps ont pourtant coexisté. L'Égypte antique utilisait des semaines de dix jours, tandis que certaines civilisations d'Amérique centrale reposaient sur des cycles plus complexes.

 **Pour nous contacter :**

- Par courrier..... **NOUVELLE ADRESSE : A S P C**
- Directement au siège..... N° 1 rue du Collège
Permanence 82100 Castelsarrasin
(le mardi de 15h. à 17h.)
- Par téléphone..... 07 89 77 30 51 / 06 72 74 53 42 / 06 98 80 67 73
- Internet : castel-patrimoine.com